



Deux histoires pour commencer, l'une grave, l'autre futile. Elles se reflètent pourtant l'une dans l'autre: jeu de miroirs, images réfractées.

Et d'abord, la rencontre d'Averroès et d'Ibn Arabi, telle que figurée par la tradition. Le premier est le maître de la science physique, le second, jeune encore au moment de la visite, deviendra le maître de la connaissance métaphysique. Averroès, le médecin, fondateur du rationalisme pour l'Europe, celui « qui fit le grand commentaire d'Aristote » - « celui que le grand Commentario feo », dira Dante. Mouyi id-Dine Ibn Arabi, le mystique, « cheikh al akbar », le plus grand des cheikhs, pour l'Orient, l'initiateur spirituel. Face à face rigoureux de deux vérités: on va savoir le juste poids des choses. Averroès, admiré, célébré, à la tête d'une œuvre magistrale, est curieux cependant de savoir l'avis du jeune Ibn Arabi dont la profondeur de vision intuitive commence à être reconnue. Averroès se lève donc à la rencontre du jeune Ibn Arabi, qui entre. Devant l'accueil chaleureux et sentant avec quelle générosité, en lui ouvrant les bras, Averroès lui tend les richesses de sa pensée, l'acquis de sa science, lui offre en somme la positivité gagnée par toute une vie de réflexion rigoureuse, méthodiquement conduite à partir d'une prise concrète, expérimentale sur les choses, Ibn Arabi répond: « Oui. » Averroès s'épanouit, il sourit plus large. Alors Ibn Arabi répond, encore d'un seul mot: « Non. » Car la science, analytique et vérifiable, exigeante sur les faits qu'elle observe, conquérante dans ses stratégies, celle qui mord sur le tangible de l'expérience, est sans doute efficace et utile. Oui, donc, à cette science. Mais qu'elle se bloque, sans reconnaître d'autre fin qu'elle-même et prétende s'imposer comme discours ultime, en ce cas elle ne peut que se clore dans son repli, s'emprisonner dans sa propre positivité. Il y avait dans la joie rapide d'Averroès comme une complaisance; le confort intellectuel, avec la certitude de mauvais aloi du savoir satisfait d'être lui-même. Alors: « non. »

Commentaire d'Averroès, toujours selon la tradition: « Entre ce oui et ce non se situe ma perte, et les têtes se dévissent du cou et les âmes se séparent des corps. » « Se dévissent du cou », brutale image de la désarticulation suivie de rupture, qui projette l'esprit dans le vide, de cette coupure abrupte qui, dans la nuit de la raison, ne laisse plus aucun point de repère, aucun recours.

La seconde histoire traite d'un festin. Il était à Bagdad, auprès du khalife, deux vizirs dont on ne savait lequel était le plus raffiné, tant ils se surpassaient en goût et en splendeur. La cour pressa le khalife de les mettre à l'épreuve. Le khalife consentit et décida de prendre pour critère l'arrangement d'un banquet. Celui qui organiserait le plus merveilleux serait sacré arbitre des élégances de son temps. Vint le jour pour le premier des concurrents. A l'entrée dans la salle, chacun put découvrir, quoi? La perfection elle-même. Tout était parfait: le choix des convives, la qualité des mets, les ornements de la salle, réunissant la fraîcheur et l'éclat, sans apprêts visibles, les poèmes récités, la musique et les danseuses, l'ordre de la conversation, édifiante mais amicale, érudite parfois, mais toujours piquante. Tout était véritablement parfait. Il était impossible de concevoir plus grande merveille. L'autre prétendant semblait perdu. Certains le plaignaient déjà. D'autres, plus habiles, allaient faire leur cour au vainqueur inévitable. Une semaine étant passée vint le tour de la seconde soirée de fête. Vive curiosité d'abord, puis grande surprise, et enfin une déception profonde. La surprise et la déception venaient de constater que tout était identique, point par point, au précédent festin. Les mêmes invités, la même disposition et le même décor, identiques les poèmes, les airs et la danse, les mêmes fleurs et les mêmes parfums et la conversation reprenait son cours revenant sur elle-même. Échos et reflets. L'assistance consternée ne savait plus comment flétrir le plagiaire. Elle se contentait cependant et bien lui en prit. Après un court instant, le khalife prononça: « C'est celui

d'aujourd'hui qui a gagné. Puisse la bénédiction du Seigneur l'accompagner toujours comme le suivra à jamais notre reconnaissance ravie, pour le moment exceptionnel qu'il vient de nous donner et dont la saveur ne s'effacera plus de nos mémoires. » L'assistance stupéfaite ne savait plus quelle mine prendre. Et si le khalife parlait en moquerie? La supposition était vraisemblable, et, en fin de compte, la seule admissible. Enfin, le grand vizir se présenta, poussé par la compagnie, et osa demander: « O grandet illustre khalife, dans ta juste rigueur, tu as sans doute voulu railler l'impertinence de ce malheureux, ou bien alors, dans ton insondable sagesse, tu as vu ce nos yeux n'ont pas su voir. Si tu acceptes dans ton indulgence sans limites d'éclairer notre obscurité, daigne alors nous expliquer les raisons de ton choix. » Et le khalife: « Je ne sais plus quoi dire en vérité, car la raison en est subtile et se dérobe aux explications. » Nous étions en passe d'oublier déjà le moment vécu il y a huit jours seulement. Or, à présent, l'art de celui-ci vient de nous restituer, par une répétition de rêve, toute la magie qui semblait évanouie, tout le parfum évaporé du flacon brisé. Ce qui était advenu l'autre soir était simplement advenu. Mais le reflet que nous avons vu ce soir est la création véritable, car ce reflet capte et restitue notre bonheur dans sa perfection spontanée, tout en lui ajoutant trois bijoux: le souvenir, la reconnaissance et la victoire sur l'anéantissement du passé. Quelle plus belle victoire que celle-là! » En termes plus modernes, le khalife annonçait déjà que la première soirée était somme toute un fait de nature, alors que la seconde était, pleinement et consciemment, un acte de culture. « Verweile doch, du bist so schön » - Arrête, attends -, ou encore « éternise-toi, tu es si beau », dira à l'instant de la perfection enfin accomplie, et avant de consentir à mourir, le Faust de Goethe, l'un des premiers Européens à aimer l'Orient. Occidental et moderne, il le restait pourtant puisque l'instant dont il s'agit est, non pas celui d'une fête, mais d'un travail. Toutefois, le « West-Ostlicher Divan » fait passer sur tant de choses! La répétition qui enchante le khalife rattrape l'événement fortuit pour lui donner, par la force du style qui recrée, et par la mémoire qui reconnaît, valeur d'éternité. Ce faisant, elle garde cependant la fraîcheur, le parfum et la saveur. Là réside l'art véritable.

Face à face donc de deux réalités en miroir, avec le dialogue des deux maîtres comme avec les deux fêtes de Bagdad. Ici comme là, c'est la réfraction du presque similaire, le décalage léger du pareil au même qui fait surgir la vérité intérieure.

Les images de ce livre, captées par Roland et Sabrina Michaud, nous font découvrir, par la mise en reflet d'une réalité qui se rejoint elle-même, le passé et le présent en regard, certaines des vérités permanentes de la civilisation musulmane. Surtout que l'on ne se hâte pas de conclure, devant une telle confrontation, à la nostalgie du passé, un folklore anachronique, à la stagnation résignée. Rien de plus loin que ces clichés faciles. De tels jugements sont encore souvent appliqués aux amoureux sincères de l'Islam, comme d'ailleurs à l'Islam lui-même. En fait les gestes qui nous sont présentés ne sont pas inactuels mais hors du temps, quotidiens et sans cesse vivants. Il convient de regarder ces images non pas comme belles, nobles ou humbles - bien qu'elles soient le plus souvent les trois à la fois -, mais comme le rappel, par reflet, d'une permanence. A son tour, cette permanence n'est pas sclérose mais source de vie et d'une fidélité qui est, dans le peuple, le garant de l'identité culturelle islamique. En vérité, le découpage ne passe pas entre les cultures dites traditionnelles et celles dites modernes. La vraie coupure est entre les cultures authentiques, vécues, aimées, qui donnent un sens à la vie, essentiellement partagées, sans distinction de peuple ou d'élite, et les cultures artificielles ou d'emprunt, plaquées de l'extérieur, stéréotypes d'évasion, même si elles bénéficient des supports les plus puissants de l'information dite des masses. Or, Sabrina et Roland Michaud ont regardé l'Orient, de façon vivante et qui donne vie, en l'aimant pour lui-même, dans l'essentiel, au-delà de toutes modes. C'est d'ailleurs leur passion pour l'Afghanistan qui m'a fait rencontrer Roland et Sabrina Michaud. Ils en ont rapporté les images les plus belles. Cela me rappelle qu'en certains endroits la fête des fiançailles s'ouvre par l'attente devant un miroir. Je ne sais pas si la coutume subsiste ailleurs dans le monde de l'Islam, mais je suppose que oui. La voilà donc qui entre, la fiancée promise. Jamais vue encore, elle apparaît pour la première fois. Elle s'avance, venant du fond. Passage de l'arrière-plan, hors du champ de perception, à la présence immédiate, presque tangible du miroir. Émergence de l'obscur à la clarté. La

découverte est donc indirecte, par réfraction. Mais elle est aussi intime, au plus proche du regard, dans ce miroir posé juste devant celui qui regarde. Il se peut même que la surface soit légèrement embuée par le souffle de celui qui attend. A travers cette buée et dans ces reflets incertains que lance la lumière dansante des bougies. L'image apparue se superpose au visage de celui qui attend. Fusion des reflets. Cependant, le reflet qui les unit les renvoie, confondus, dans un ailleurs, mais qui est aussi le tréfonds d'eux-mêmes. Réfraction sur réfraction -Lumière sur lumière. Déjà commence le grand jeu de deux et de l'un. Exil de soi et redécouverte en l'autre. Jeu de miroirs aussi entre les civilisations, et d'un temps à un autre. « Le double exil où le double se fond. » C'est Catherine Pozzi qui parlait hier. Elle reprenait la tradition de la Lyonnaise de jadis, Louise Labé. Mais ce dialogue renvoie à son tour, en esprit et en style, aux blasons et motifs d'amour courtois, ceux de langue d'oc et du « dolce stil nuovo» comme ceux, à foison, des langues arabe, persane ou turque, à Leïla et Madjnoun, YOussoul' et Zouleikha, à l'amour fou des Andalous et, plus loin encore, des Hedjaziens, des Yéménites. Toujours plus loin, aux grands thèmes hermétiques, platoniciens et plus avant sans doute jusqu'aux mythes immémoriaux où l'Orient et l'Occident s'abolissent.

Il n'est donc pas surprenant que le thème serve également à l'initiation spirituelle. Dans certains ordres « soufis», l'épreuve initiatique commence par un affrontement, seul et dans le silence, de l'homme avec son ombre telle qu'elle se reflète dans un miroir. L'image est renvoyée égale à elle-même. Ou plutôt non, elle n'est pas parfaitement égale. Les défauts du miroir ancien, ou bien la profondeur même qui rend un peu opaque la surface lisse, rendent l'image légèrement pâlie et floue, et les traits s'y effacent d'un rien tout en s'y inscrivant. On cherche à se reconnaître dans l'image captée qui vous échappe et vous confirme à la fois dans le dédoublement d'une répétition décalée. Oui et non. Entre ce oui et ce non ... Face à face du soi au Soi, de l'identité périssable et fuyante avec cette autre identité ... Mais comment désigner l'inconcevable? Les maîtres de celui qui se trouve là, maintenant, isolé avec ce reflet, l'appellent par respect le « Sirr », le secret ou le mystère, afin d'éviter la vaine tentation de le nommer. « Comme dans un miroir obscurément », la tradition musulmane retrouve la parole chrétienne : « Il ne se révèle qu'en se voilant avec des voiles d'ombre et de lumière. Car sans cette miséricorde, le monde serait instantanément mis en feu devant Sa Face pour retomber aussitôt en cendres. »

Aucune prise donc sur la réalité. Celle-ci ne se laisse pas décomposer et grignoter. Découragée d'avance toute philosophie des concepts. Seule une voie négative permet d'attendre et d'espérer, peut-être de mériter, que le voilement signifiant l'être et le dévoilement de la révélation s'accomplissent. C'est le Non qui rend le Oui possible à l'homme. Cette perception à travers les ombres du Oui et du Non trouve une expression, dans l'art musulman, avec l'arabesque. A première vue, l'arabesque est un jeu capricieux des formes, tracé de l'écriture, motifs végétaux, angles et sinuosités dont la splendeur peut sembler se suffire à elle-même. Comme la vie. Mais derrière les lignes qui fusent et s'entrelacent et derrière le miroitement des couleurs, le regard attentif découvre une géométrie stable. Les formes qui se déroulent sont en vérité construites sur des figures simples, triangles, pentagones et autres, qui engendrent les lignes et leurs replis à l'infini. L'épure est effacée, mais son rythme, abstrait ordonne en secret le foisonnement, l'apparence et la multiplicité. Les figures qui se projettent et fusent, capricieuses en apparence, dans un incessant va-et-vient, reposent en réalité sur des rapports fixes. C'est ainsi que, dans le sens le plus fort, « le dessin arabesque est le plus idéal de tous », comme l'écrivait Baudelaire.

Ainsi, la neige, par-delà sa blancheur lisse et fondante, repose sur sa structure cristalline, d'une stricte régularité mathématique mais qui s'étoile sans limites. Le tracé de l'arabesque est donc l'ombre portée d'une réalité qui transcende toute description. A travers un réseau de lignes il donne la vision sensible d'un absolu, comme une métaphore de l'invisible. Proposition intenable, semblerait-il, mais seul art dans lequel l'Islam a pu s'exprimer avec plénitude et originalité.

Certes on peut apporter quantité d'exemples d'art figuratif, mais l'art de l'Islam n'est pas



comme poème, recreation littéraire et non prétention de créer un monde qui serait en concurrence avec la nature. Là encore, il s'agit non pas de simuler mais de désigner. D'où encore l'importance du style. C'est par le style précisément, plus encore que par la juxtaposition, que Roland et Sabrina M ICHAUD font jaillir l'étincelle qui, en un instant passager éclaire ce qui est durable.

Persistance de ces paysages d'Asie centrale où se rencontrent, à cru, la steppe et le jardin, l'aridité et le travail de celui qui fait fleurir, au cœur du désert, le rêve de l'homme. Qualité calligraphique de deux paysages mis en regard, si fréquente dans ces lieux où l'objet s'inscrit sur fond de sécheresse. Qualité calligraphique à tel point que, dans l'une des images, le tracé de l'écriture vient du même élan et s'inscrit dans la même trajectoire ou peu s'en faut que la ligne de l'arbre. Rencontre non seulement entre nature et culture mais entre deux cultures? Les images nous rappellent que l'Islam s'est encastré, comme un coin, dans la géographie antique. Entre des civilisations assurées de leur centralité, il a établi, en étalant un vaste espace commun, pour l'économie, les finances et le commerce à long cours, mais aussi pour les idées, un espace de la communication. Peuples de la Méditerranée et peuples du Moyen-Orient, Byzantins et Sassanides, Inde et Chine, se trouvent mis en présence dans ce vaste et nouvel espace de la communication. En dehors de l'« urbs », de la « polis », de l'Empire du Milieu, ne battaient que les Barbares. Voici donc les Barbares réunis avec les civilisés dans la « demeure de l'Islam ». Bientôt les Barbares vont garantir les dynasties nouvelles ou se trouver eux-mêmes à la tête d'empires.

Dans l'image qui nous est proposée, il nous est rappelé que l'Islam, « communauté médiane » ou « mitoyenne » comme le dit le Coran lui-même, n'a pas seulement son lieu dans la synthèse méditerranéenne, mais aussi aux confins de l'Inde; de l'Asie centrale, de la Chine. Autre face à face d'images: dans cet espace plat et ouvert, désert ou steppe, de la communication, où l'Islam s'installe par un archipel de villes reliées par le commerce des caravanes, l'homme s'installe aussi en dressant des tentes. Habitation impermanente, du mouvement toujours possible, la seule orientation stable étant fixée par la foi, sur La Mecque, et la seule cité véritable étant celle qui groupe tous les musulmans dans une communauté extra-territoriale.

De ce monde nomade, Roland et Sabrina Michaud nous montrent la capture du cheval. L'imagerie chinoise taoïste nous montrait les étapes de la capture de la vache. Ici nous voyons la même rapidité préhensive, la même technicité de palefrenier dans la même liberté de mouvement, la même force nouée sur l'objet par la même présence d'esprit, ou bien pourrait-on dire la même présence de l'esprit, action éclatante de vitalité ordonnée dans l'instant même par la conscience qui sait se concentrer. La présence de l'esprit coïncide alors, reflets encore dans le miroir, avec le tumulte même des événements.

Cela nous mène aux images affrontées de derviches en ce temps là et aujourd'hui, les uns sont calmes dans leur méditation silencieuses mais d'autres éclatent dans l'hilarité et jusque dans la danse. » Malengs » ou maîtres fous, sages au-delà de l'intelligence et de la folie, apparences toutes deux, la photographie en a capté quelques-uns, montrant que la race n'en est pas éteinte. Je pense à celui que j'avais envoyé, Européen, en Asie centrale, auprès d'un tel maître. Il lui dit qu'il ne savait plus où il en était, entre l'intelligence et l'oubli, entre son métier et ses tentations, entre des cultures différentes, comme s'il nageait entre deux eaux. La réponse vint en un seul mot : « coule ». Paroles directes, paroles de vie qui retournent brusquement celui qui vient en visiteur, sur lui-même, le congédient mais vers son centre alors qu'il le fuyait, centrifuge. « Je fuyais hors de moi vers Toi, lorsque j'entendis une voix qui criait de moi-même en moi », dira le mystique musulman. L'image la plus saisissante peut-être de l'album est celle du danseur dans la neige, à la fois suprêmement sage et maître fou, au-delà, en vérité, de la sagesse et de la folie.

Cette connaissance extatique, dans un débordement de joie, cette présence sans abri à la neige qui parsème tout par flocons, ce oui en plénitude à la vie, n'évoquent-ils pas quelqu'un? Nietzsche, sans doute, son Dionysos mais surtout son Zarathoustra. Jubilation dans la solitude neigeuse - connaissance dansée. Zarathoustra saisi dans son lieu natal. « Vaterländischer Wiederkehr », retour au foyer qui passe ici par les focales, attentives à la distance du champ oriental mais également à la proximité de la vision de Roland et Sabrina Michaud.

Face à face, qui saute non seulement par-dessus les siècles, mais par-dessus les conditions sociales: le sultan et le pauvre respirent tous deux une fleur. Ici l'on peut penser au principe du « renouvellement de la création en chaque instant ». Contre l'écoulement linéaire du temps, l'Islam connaît un autre temps, où l'instant est gorgé d'éternité, où chaque minute dans sa nouveauté retentit du bruissement du premier jour de la création. Ainsi tout moment peut-il avoir la chaude vitalité de ce cheval que nous avons vu tout à l'heure ruer contre ses entraves ou encore maintenant avoir la fraîcheur de cette fleur. Le tableau du sultan marque aussi une rencontre entre l'Orient et l'Occident. Regardons l'image puis la photographie. Les Bellini ont été convoqués par là. Le style, si ce n'est la facture, reste cependant traditionnel, et surtout le geste. Le Conquérant n'est pas représenté, dans l'image, comme un condottière, écrasant ses étrières. Lui, le législateur, il n'est pas dépeint dans sa souveraineté. Il est assis en tailleur, son regard se perd. Simple, au détour de l'instant qui passe, ce parfum. Ainsi, les images de cet album se rabattent sur elles-mêmes: répétition, confirmation, mais aussi léger écart dans lequel la réflexion s'engouffre.

La distance n'est pas d'exotisme. La redécouverte n'est pas non plus naïve, celle d'un geste qui se retrouve égal à lui-même dans le passé et le présent.

Plus subtil, le repli est celui à la fois intime et impossible à combler, qui nous sépare de nous-mêmes. Il se situe dans notre for intérieur. A ce point me revient une sentence hindoue, qui revient d'ailleurs par ricochet, de la littérature actuelle latino-américain, rapportée par Julio Cortázar : « Lorsque deux choses sont perçues, avec la même conscience de l'intervalle entre les deux, il faut se situer soi-même dans cet intervalle. Que l'on élimine alors à la fois les deux choses, et alors dans cet intervalle resplendira la Réalité. » C'est la strophe soixante et un du Vijnana Bhairava. Elle paraît bien illustrer ce qu'illustrent aussi les images en regard deux à deux de ce livre.

Mais arrivons à un face à face encore, non plus de deux images mais de deux êtres vivants. Les pèlerins arrivent à la Kaaba de La Mecque. Partout ailleurs, ils sont côte à côte, tournés vers une direction abstraite. Mais à La Mecque elle-même, au terme du voyage, au centre même, les fidèles se regroupent non plus en ligne mais autour du point axial. En ce lieu, la droite se fait cercle. Et, à ce moment, le musulman découvre de l'autre côté de la place et lui faisant vis-à-vis le visage d'un autre. Dans cette voie sans icône, sans autel ni tabernacle, la dernière rencontre est celle non d'un symbole mais d'un être de chair et d'os comme lui, qui paraît le refléter, venu avec la même intention que lui, mais de l'horizon opposé. Symétrie des intentions comme des présences. On pourrait replier autour du point axial et vérifier la correspondance; renversée comme dans un miroir sur ce centre, la communauté se referme. Le cercle est accompli.

~t:o);

Fraternité de la communauté d'autant plus serrée qu'elle passe par le point de référence absolu. L'autre qui est devant, peu importe qu'il soit riche ou pauvre, puissant, habile, opprimé. Toutes les distinctions sont gommées. « Louange, dit une parabole, à Celui qui efface les noms, prénoms, conditions, métiers et qualités pour ne laisser place qu'à l'être. » Tous sont unifiés dans l'apparence même car tous revêtus pareillement de l'ihram, un pagne sur l'épaule, un autre autour des reins, cette blancheur uniforme. Tous effacés dans cette blancheur, tous nouveau-nés, tous déjà dans l'au-delà. De même le Coran débute par la Fatiha, line louange de l'Unique: et se clôt sur la « sourate an-nas », le chapitre de l'humanité. Ce mot de « nas ». « les gens », revient dans une répétition scandée, cinq fois en six versets. Ainsi le Coran se referme-t-il sur lui-même pour une nouvelle lecture, tout comme s'achève La Mecque, pour un nouveau départ.

La lecture continue du Coran fait reprendre dans un nouveau cycle le premier verset qui s'enchaîne donc sur le dernier. Ainsi la présence de L'homme renvoie à la conscience de l'Unité qui renvoie à son tour au témoignage humain.

La communauté se trouve unifiée et transcendée cependant que l'Un et le Transcendant reste

lui-même. Mais c'est dans la profession de foi de l'Islam, dans la Chahada, elle-même, que cette symétrie du relatif et de l'absolu s'exprime le plus fort, dans la prononciation la plus concise.

« La ilaha illa Allah. » « Rien de divin si ce n'est Dieu. » Pas d'être si ce n'est l'Être. Mais il ne s'agit pas, là non plus, de dualité. Les deux parties de la formule ne marquent pas une progression par opposition binaire. On est aussi loin que possible de la dialectique: Cela même qui vient d'être nié, sous des espèces disjointes, éphémères, est affirmé, sous l'espèce d'unité.

Dans certaines calligraphies, le nom qui est au-delà de l'être, « huwa », « Lui », est écrit dans une symétrie retournée, droite gauche, comme dans un miroir.

De même, les deux parties, négative et positive, de la profession de foi se mirent l'une dans l'autre: le fini et l'infini: Au milieu de la formule, un chiasme, une césure que le récitant marque en retenant son souffle.

Tout comme le chapelet ne comprend que quatre-vingt-dix-neuf grains, le centième étant dans le souffle même de celui qui psalmodie, le silence entre le oui et le non de la chahada s'accomplit dans l'être même de celui qui invoque. « Entre ce oui et ce non, les cous se dévissent des nuques. » Dans ce repli entre les deux termes de -la profession de foi, dans ce retrait de l'être, dans ce vide de tout sens concevable, c'est là que vient s'inscrire l'indicible.

Nadjm Oud-Dine Bammate.